



La critique [evene]

  par Charlotte Devai

Aussi profond que l'on enfouisse ses démons, ils finissent inéluctablement par refaire surface - Johannes Maculin l'apprend à ses dépens. Son secret se nomme Adalina et se réveille sans crier gare, un matin comme un autre. Et Silvio Huonder ne ménage pas son personnage, qui s'apprête à vivre les heures les plus sombres de son existence. Samedi, Maculin saute dans un train qui l'emmène de Berlin jusqu'en Suisse, et rejoint bientôt le village de son enfance. Les motifs de ce voyage demeurent obscurs : c'est que la logique à l'oeuvre dans 'Adalina' est souterraine. Huonder semble avoir bâti son roman à la manière d'un puzzle, dont chaque pièce se révèle cohérente et signifiante lorsqu'elle s'imbrique aux autres pour former une image nette. Sans surprise, ce retour au pays natal entraîne une pérégrination dans le passé : une occasion pour l'auteur de montrer sa maestria dans l'art du montage. Les souvenirs se lient au présent dans un mouvement d'une extrême fluidité, ils s'y emboîtent minutieusement jusqu'à se confondre pleinement avec la réalité. Ce passé cannibale, la course presque ininterrompue de Maculin et le confinement temporel - 48 heures séparent la première page de la dernière - confère au livre une tension fiévreuse. A ce rythme de polar haletant, Huonder conjugue la poésie de son écriture. Mélanges audacieux et moult références : les amours tragiques d'Adalina et Johannes balancent entre Orphée et Juliette, Roméo et Eurydice. Il semble aussi que le cinéma soit passé par là, avec cette architecture romanesque qui gravite autour d'Orson Wells. Et si Adalina était à Maculin ce que Rosebud est à Kane ?

Il aura fallu douze ans pour que ce roman, le premier de Silvio Huonder, soit publié en France. Voilà une bonne chose de faite.